

paraître même entièrement les sentiments d'irritation, de haine peut-être, qui commençaient à se former dans son pauvre cœur froissé.

D'autres fois, ce sera une visite que vous ferez au pauvre vieillard oublié de tous ; ce sera une bonne parole que vous adresserez à l'ouvrier malade pour le fortifier et le consoler ; ce sera une pensée de compatissante tendresse que vous viendrez déposer dans l'âme de la mère désolée qui pleure son enfant ; ce sera une démarche que vous ferez pour procurer à la jeune fille, à la pauvre femme, à l'humble artisan, le moyen de gagner leur vie par un travail honnête ; ce sera enfin l'aumône du corps et l'aumône de l'âme que vous dispenserez, suivant vos forces, à tous ces malheureux que Dieu a placés sur votre route.

Et en faisant ainsi, sachez-le bien, non-seulement vous enseignerez à ceux qui vous entourent à pratiquer la charité ; non-seulement vous exciterez et vous développerez par votre exemple l'amour des infortunés dans les âmes, mais encore vous aiderez la Religion de votre Maître à pénétrer dans un grand nombre d'intelligences qui, sans vous, lui seraient peut-être restées fermées à jamais. Votre charité constante, soutenue, portera, mieux que tout raisonnement, la conviction dans certains esprits rebelles ; elle constituera, pour la multitude, la preuve peut-être la plus frappante et la plus irrésistible de la divinité d'une doctrine qui forme de telles femmes et sait inspirer de tels dévouements.

Que ce soit là, femmes du XIX^e siècle, votre règle et en quelque façon votre devise ! Que les diverses formes, sous lesquelles nous venons de vous montrer l'exercice de l'apostolat chrétien, soient embrassées par vous avec ardeur ! Soyez des apôtres de la vérité et de la vertu, de la modestie et de la charité, mais des apôtres zélés, attentifs, constants, mettant en œuvre, d'abord personnellement, vos saintes croyances, et leur créant ensuite des disciples nombreux par vos manières saintement habiles, par ces pieuses et attrayantes manœuvres dont le ciel semble vous avoir réservé le secret. Usez de cette influence que la Religion de Jésus-Christ vous a conquise, pour gagner au bien et à l'Évangile autant de créatures intelligentes que vous le pourrez. En agissant de la sorte, en remplissant dans toute sa plénitude le grand et sublime apostolat qui vous est confié, en ne reculant pour cela devant aucune de ces difficultés, devant aucun de ces obstacles et parfois de ces ennuis qui sont, dans la pensée céleste, comme autant de principes destinés à féconder et à faire mûrir les fruits de cet apostolat, vous mériterez, dès ici-bas, les consolations et les joies intimes que le Fils de l'homme a promises à toute âme qui aura travaillé sérieusement au bien de ses frères ; à la couronne qui ceindra un jour votre front, en tant qu'apôtres de la vérité et du bien, vous ajouterez, par avance, les célestes suavités qui découlent, comme de leur source naturelle, d'un apostolat laborieux et fécond.

Que si, parmi les femmes chrétiennes qui lisent ces pages, il y en avait quelqu'une qui doutât de cette vérité, et qui fût portée à regarder comme une illusion et une chimère la certitude des douceurs réservées, même ici-bas, à toutes celles qui prennent pour règle de leur conduite les principes que nous venons de tracer, nous lui dirons de commencer seulement, d'avoir le courage d'essayer et de former elle-même son jugement après ces simples essais.

Qu'elle entre dans la voie, si elle le veut, par ce qui est plus facile, par l'amour de la charité. Elle la pratiquera d'abord pour elle-même, sans penser encore à l'ériger en apostolat ; et pourtant, si son intention est droite, nous lui garantissons, au nom de Dieu, que ses maux et ses chagrins seront moins cuisants, ses sollicitudes moins amères. Les consolations et les faveurs qu'elle épanchera sur les malheureux retomberont sur sa tête comme une rosée de grâces divines.

Nous insistons sur ce point, parce que nous savons que bon nombre de femmes chrétiennes, que cette idée d'apostolat, multiple et constant, effrayait d'abord, en sont venues peu à peu à le trouver tout naturel et à l'exercer avec un zèle ardent, après avoir commencé par pratiquer d'une manière sérieuse la charité envers les malheureux ; et cela, sans se préoccuper d'abord, ainsi que nous le disions tout à l'heure, d'en faire un office d'apôtre et un ministère de prosélytisme. On leur avait dit d'essayer quelques-unes de ces œuvres de charité qui ne sauraient paraître bien difficiles, même aux plus mondaines ; on leur avait promis, dès ici-bas, une récompense qu'elles ne soupçonnaient pas ; et ayant, dès les premiers pas, reconnu la vérité des divines promesses, elles ont continué de marcher avec constance et avec amour dans le chemin où elles étaient entrées.

C'est qu'en effet, il y a dans l'aumône je ne sais quelle vertu secrète qui calme les douleurs, qui repousse l'ennui et adoucit les tristesses. Quiconque en a fait l'expérience personnelle, a reconnu bien vite qu'en dehors même des joies éternelles dont Dieu récompensera un jour la charité, *il a préparé même dans ce monde des douceurs ineffables pour les âmes compatissantes.*

L'Abbé BONNE-FOY.

La Rose chez les Anciens.

Suite.

La Rose obtint chez les anciens l'hommage que nous lui rendons aujourd'hui : elle brillait dans toutes les fêtes et les pompes sacrées ; elle était le symbole de la beauté.

La Rose chez les Hébreux.—Dans l'un des livres attribués à Salomon, la Sagesse Eternelle est comparée aux plantations des rosiers qu'on voyait près de Jéricho. Le Grand-Prêtre, chez les Hébreux, ornait de roses son front dans les sacrifices. Les Juifs célébraient et célébrent encore aujourd'hui une fête qu'ils appellent *Pâques fleuries* ou *Pâques de Roses*, dans la-